

Jean-Marc Dhainaut

Extrait de

*Les Prières  
de sang*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2018, Taurada Éditions

# 1

« Sept cents francs !

– Vous plaisantez ? C'est juste un vieux meuble.

– Un vieux meuble ? Oui, du XIII<sup>e</sup> siècle pour être précis, d'où son prix que je trouve déjà particulièrement honnête.

– Je vous en propose six cents.

– Six cent cinquante et marché conclu, parce que vous m'avez l'air d'être une bonne fille. »

La « bonne fille », bientôt maman, qui croyait avoir fait, pensait-elle, une bonne affaire dans un vide-grenier quelque part en Normandie, s'appelait Céline Fairland et venait d'avoir vingt-deux ans. Elle l'ignorait encore, mais l'armoire acquise en ce beau matin de juin 1986 allait bouleverser ses nuits, mais pas seulement...

\*

*Quatre mois plus tard, jeudi 2 octobre 1986,  
dans un hameau près de Saint-Nicolas-du-Pélem,  
en Bretagne.*

« Bonjour, Alan, vous allez bien ?

– Bonjour, Mina, ça va, merci. Rien de spécial ce matin ?

– Si, un appel de Normandie. Une jeune femme qui fait des études d'infirmière, il me semble. »

Chaque matin, lorsqu'il entrait dans son bureau, Alan Lambin avait le sourire en regardant Mina, son assistante, qui y était très souvent avant lui. Et plus encore

lorsqu'elle lui annonçait qu'ils avaient reçu des coups de fil. Pour manger la soupe, comme il disait, il fallait des enquêtes. Mais celles qu'il menait, parfois avec Mina, n'avaient rien à voir avec les dossiers du Quai des Orfèvres ni avec ceux d'un détective privé. Alan ne poursuivait pas les malfrats ou les femmes infidèles, mais les silhouettes fantomatiques, debout au pied de notre lit, qui peuvent nous regarder dormir la nuit, jusqu'à ce que l'aube filtre à travers nos fenêtres.

« Elle a appelé, à bout de nerfs. Depuis qu'elle a emménagé, elle entend des cris de bébés et des femmes hurler chaque nuit chez elle. Elle est épuisée et nous supplie de l'aider. Elle vit seule avec son chat, mais elle est persuadée qu'il y a autre chose.

– Autre chose ? Vraiment ? Et qu'en pensez-vous ? Vous a-t-elle parlé de ses voisins ? demanda Alan en déposant son long manteau noir en cachemire et son chapeau Borsalino près de la porte. Entre nous, si le quartier est bruyant et les murs pas épais... Enfin bref, vous voyez ce que je veux dire... Pas la peine de perdre notre temps, ajouta-t-il en se dirigeant vers la cafetière.

– Je pense que vous devriez la rappeler, insista Mina. Cette jeune femme attend un enfant et je ne pense pas que ce soient ses voisins, qui chaque nuit déplacent ses meubles, claquent les portes et projettent des objets à travers les pièces. »

Alan renversa la tasse de café qu'il venait de se servir et jura.

« Pff ! C'est malin, le taquina Mina.

– Bah, ne nous emballons pas, et puis je n'aime pas ces histoires d'objets projetés. C'est souvent complexe ou même impossible à démêler, si tant est que le cas soit avéré, bien entendu. Je crois surtout que de telles

descriptions résultent de gens qui regardent trop les films d'épouvante.

– Mais, enfin, vous n'allez quand même pas la laisser tomber ? s'étonna Mina.

– Ai-je dit cela ? »

Tout en se frottant le menton, comme il le faisait toujours lorsqu'il réfléchissait, Alan s'assit à son bureau, poussa plusieurs dossiers en vrac pour faire de la place, puis, la cafetière à la main, il se versa une autre tasse. Il s'étira et posa ses mains sur sa tête en regardant par la fenêtre. Le ciel était gris, la journée s'annonçait maussade et l'automne était déjà aux portes du hameau.

« Et que vous a-t-elle dit d'autre ?

– Que vous devriez raser cette grosse moustache ringarde qui vous donne soixante ans et d'arrêter de dire "Nom d'une pipe". »

Alan, habitué aux taquineries de son assistante, ne releva même pas les yeux de son café noir et attendit qu'elle poursuive plus sérieusement.

« Elle vit seule. Ce sont ses parents qui lui paient sa location : une simple petite maison en centre-ville, pas trop loin de la mer, m'a-t-elle dit.

– Hum... Bon, à part cela, puisque nous parlons de parents, les vôtres vont bien ?

– Je les ai eus au téléphone hier soir, ils sont fatigués. Je pense aller les voir bientôt, et ce serait là une bonne occasion, si...

– Si ? Oh, je vous vois venir. C'est bon, Mina, je l'appellerai, mais ne vous enflammez pas pour trois babioles qui volent, un cri, et une chaise qui bouge. Je vous l'ai déjà dit. Comment s'appelle cette future maman ?

– Céline Fairland, répondit-elle en souriant. De toute façon, les affaires ne se bousculent pas ces derniers temps. Irai-je revoir ma Normandie ? »

Il leva les yeux en soupirant. La journée passa entre les cafés, le bruit de la machine à écrire de Mina qui tapait des rapports d'enquêtes paranormales, les regards songeurs d'Alan par la fenêtre qui donnait sur son jardin et le néon qui commençait à clignoter, signe qu'il serait bientôt à changer.

Alan l'éteignit et alluma les appliques murales. Hormis l'appel de la jeune femme, le téléphone n'avait sonné que trois fois aujourd'hui. C'était déjà un bon score : la première pour une erreur de numéro, la suivante c'était son ami, Paul Belvague, qui prenait des nouvelles, et l'autre, le pressing où il avait déposé son deuxième long manteau, copie conforme de celui qu'il portait ces jours-ci. Les mois d'automne et d'hiver étaient souvent très calmes du côté des enquêtes. Alan travaillait sur un nouveau livre à propos de la « psychologie des fantômes » et préparait ses prochaines conférences pour faire tourner la boutique, payer le crédit de la maison, les factures, son modeste salaire ainsi que celui de Mina. Les revenus étaient justes, mais ne nuisaient jamais, malgré tout, à sa générosité. Il savait faire la part des choses. Il ne faisait jamais rien pour que l'on dise ou pense de lui qu'il était un type bien, mais uniquement lorsque son cœur lui chuchotait.

« Bonne soirée, Alan, à demain », fit son assistante en quittant le bureau.

Alan Lambin et Mina Arletti : trois ans que ces deux célibataires s'étaient rencontrés dans un salon de la voyance en mars 1983 à Rennes. Trois ans qu'ils travaillaient ensemble en se jetant des regards obliques, sans jamais oser s'avouer leurs sentiments. Alan, spécialiste en phénomènes de hantises depuis maintenant plus de vingt ans, que certains surnommaient simplement « le chasseur de fantômes » ou, plus ou moins

gentiment selon les circonstances, « l'exorciste » quand ils se moquaient de son style vestimentaire si cliché, était un grand timide malgré les apparences. Le diable s'était si souvent joué de lui, se déguisant en chance, en amour, jusqu'à ce que le masque tombe. Mais il espérait qu'elle ferait le premier pas, et Mina, médium dont il appréciait les compétences, attendait que son prince lui tende son cœur avec une déclaration d'amour comme dans les contes de fées. Peut-être oubliait-elle qu'Alan préférait les légendes bretonnes, que sa grand-mère lui racontait lorsqu'il était enfant et qui l'avaient forgé, aux contes à l'eau de rose qu'il trouvait puérils. C'était comme si Cupidon les regardait de là-haut, en se demandant quand ces « gamins » de quarante-quatre et quarante-six ans allaient se décider à franchir l'étape, et ce n'était pas faute de leur tendre de longues perches. Mais Alan, célibataire endurci après trop d'histoires d'amour chaotiques, semblait s'être enfermé dans une solide armure au grand dam de Mina.

Alors qu'il s'apprêtait à quitter son bureau, il consulta sa montre : 18 heures. Il soupira, fit une moue en regardant la petite note que Mina avait laissée près du téléphone, sur laquelle étaient écrits le numéro et l'adresse de mademoiselle Céline Fairland. Il sourit en songeant à la naïveté de son assistante, prit le petit papier et le jeta dans la corbeille qui débordait. Il expliquerait à Mina que ces affaires de babioles qui volent et de voisins trop bruyants ne l'intéressaient pas, qu'il en savait quelque chose pour s'être tant de fois déplacé pour rien d'autre que des fantômes psychologiques et imaginaires.

Il enfila son long manteau, attrapa son Borsalino et sortit. Pour arriver chez lui, la route n'était pas longue : il avait juste la grande cour à traverser et à longer

l'ancienne grange. Il avait aménagé son bureau dans les combles d'une des dépendances de la ferme qu'il avait achetée, à quelques centaines de mètres de la maison où il avait grandi.

En rentrant, il alluma un feu dans la cheminée. Les nuits d'automne en Bretagne n'étaient pas encore trop fraîches, mais il voulait se détendre en attendant de regarder le journal de vingt heures à la télévision. Il pensait somnoler un peu, tranquillement, mais il n'y parvint pas. Quelque chose le tracassait. Les paroles de Mina le tourmentaient et son sixième sens ne s'était jamais trompé : *« Je pense que vous devriez la rappeler. Cette jeune femme attend un enfant et je ne pense pas que ce soient ses voisins, qui chaque nuit déplacent ses meubles, claquent les portes et projettent des objets à travers les pièces. »*

Il se leva soudain et, sans même revêtir son manteau malgré le vent qui montait et la bruine bretonne qui tombait, il se hâta vers son bureau. Il y récupéra la petite note de Mina qu'il avait jetée et, sans conviction, composa le numéro sur le cadran rotatif du téléphone.

À quelques centaines de kilomètres de là, comme si elles sentaient le souffle d'Alan à travers la ligne, des âmes tourmentées s'arrêtèrent un moment de traverser la maison qu'elles hantaient. Au bout de quelques secondes, lorsque Céline Fairland répondit, à l'instant même où elle prononçait « Allô ? », elle sursauta au violent coup qui retentit derrière elle, semblant provenir de la vieille armoire.

Aurait-elle pu remarquer la grande silhouette masculine qui se tenait près d'elle, et qui, immobile, la regardait fixement ?

Soudain, une voix sourde lui murmura quelque chose à l'oreille. Quelque chose qu'elle ne comprit pas, mais qui ressemblait à du latin.

Terrorisée, elle lâcha le combiné du téléphone et se précipita dans sa chambre pour s'y enfermer, comme si une porte pouvait la protéger de ce qui l'attendait.



Le lendemain, Alan était déjà au travail lorsque Mina arriva au bureau. La cafetière tournait plein pot alors qu'elle dégageait sa machine à écrire parmi la pagaille qu'il s'obstinait à mettre par habitude.

« Déjà que le désordre sur votre bureau me gêne, mais que vous en mettiez sur le mien je proteste », plaisanta Mina.

Alan grommela.

« Et quand allez-vous vous décider à acheter un ordinateur ? Je n'aurais aucune difficulté pour apprendre à m'en servir, un de mes cousins est passionné de ça, il me formerait.

– Pour quoi faire ? Cela coûte cher et nous n'avons pas besoin de cette machine du diable. »

Résignée, Mina soupira.

« Au fait, Mina, avez-vous quelque chose de prévu, ce week-end ?

– Vous m'invitez à dîner ? »

Alan, surpris par la question, ne sut que répondre sur l'instant. Il réfléchit et rangea dans un coin de sa mémoire l'idée qu'il venait d'avoir.

« Voulez-vous revoir votre Normandie ?

– Sans rire, vous l'avez appelée ? Alors, qu'est-ce que vous en pensez ?

– Je n'en pense rien encore, mais je vais faire confiance à votre intuition médiumnique, plaisanta Alan. Il y a des détails caractéristiques intéressants dans ce que m'a raconté mademoiselle Fairland. Il a fallu que je m'y reprenne à deux fois pour la joindre. C'était assez

curieux et ça m'intrigue. Il faut pousser un peu plus loin, on ne sait jamais.

– On ne sait jamais, Alan, comme vous le dites.

– Nous trouverons bien l'occasion de faire un petit crochet chez vos parents avant de rentrer. J'ai négocié les frais de route, de restauration et d'hébergement, tout est en ordre. Nous pouvons partir demain en fin de matinée. C'est à la limite entre le Calvados et la Manche, pas loin d'Omaha Beach.

– Ça va, je connais, merci, se piqua Mina. Je suis née là-bas, je vous rappelle.

– Si la route est calme, nous serons sur place aux alentours de 15 heures. 16 heures au plus tard, en roulant tranquillement et en prenant le temps de manger. Ensuite, nous verrons pour trouver un hôtel pour le week-end. Je pense que cette enquête sera vite bouclée.

– Ça me va, je nous préparerai quelques sandwiches pour la route. »

Chaque petit moment ensemble comptait, même les trajets. Les enquêtes qu'ils faisaient tous les deux depuis qu'ils travaillaient ensemble étaient comme des aventures et c'était ce qu'ils aimaient par-dessus tout. Ils étaient faits l'un pour l'autre et ils le savaient parfaitement. Mais alors ?

Sur le bureau était posé le journal du matin, celui dans lequel un article parlait encore d'une maison réputée hantée en plein centre-ville de Lyon. Personne n'avait pensé à solliciter les services d'Alan pour résoudre cette affaire, mais de toute façon, il n'y serait pas allé. Il savait pertinemment que les « véritables » maisons hantées étaient celles dont personne ne parlait (et certainement pas ceux qui y habitaient). Il savait à quel point une affaire dont les médias s'emparaient était dénaturée. Parfois même avec la complicité des

maires ou des habitants, pour des questions d'intérêts ou d'affaires immobilières. Et dans le dernier cas, pour faire simplement parler.

Le soir venu, seul dans son bureau, Alan préparait ses sacs de matériel. Qu'emporterait-il cette fois ?

Songeant qu'il s'agissait d'une petite maison dans laquelle ils se marcheraient sans doute tous dessus, il sélectionna le strict minimum : quelques appareils photo à détecteurs de mouvements avec plusieurs pellicules, quelques capteurs de températures, deux ou trois caméscopes, son reflex, et ses détecteurs de champs électromagnétiques. Bref, le « strict minimum » d'Alan. Dans le doute, il prit également sa sacoche de purification. Il n'aimait pas trop ces fioles d'eau bénite, ces encens, la sauge et les quelques autres accessoires utiles aux initiés spirituels dont il ne s'estimait pas faire partie, mais en dernier recours, cela avait déjà montré quelques résultats par le passé. Il prit également plusieurs lampes torches, un stock de piles, une caméra à infrarouge permettant de filmer dans l'obscurité totale, surtout les spectres lumineux que l'œil humain ne peut percevoir, ainsi que l'enregistreur audio à larges fréquences. À chaque fois qu'il regardait cet appareil, que son ami Paul Belvague, professeur de physique et parapsychologue conférencier à ses heures perdues, avait mis au point, il ne pouvait s'empêcher de penser à cette enquête dans la Somme, près de Villers-Bretonneux, où il l'avait utilisé pour la première fois. Cette affaire de poilu de la Grande Guerre qui hantait une maison l'avait sacrément secoué et avait malmené bon nombre de ses convictions.

Mais en préparant ses affaires, en ce vendredi 3 octobre 1986, Alan ne se doutait pas un seul instant

que le coup de fil qu'il avait passé à Céline Fairland, qui l'attendait là-bas dans une petite maison de Normandie, allait encore le bouleverser et terrifier son assistante.

Le samedi venu, Mina gara sa voiture rouge, de marque française, devant la porte de la dépendance et ouvrit son coffre. L'escalier qui menait au bureau était raide, et Alan, les bras chargés, manqua de trébucher à plusieurs reprises. Lorsqu'il arriva, il se tapa le front au hayon en jurant d'un « nom d'une pipe ! ». Mina, en femme coquette qu'elle était, semblait avoir chargé toute sa garde-robe.

« Je n'ai pris que deux ou trois affaires, vous aurez assez de place ? » fit-elle en riant.

Il posa finalement sa valise et deux dernières sacs sur la banquette arrière, en poussant le sac dans lequel Mina avait mis quelques sandwichs, des gobelets, une bouteille d'eau et un Thermos de café pour la route. Partir en enquête avec elle avait toujours un délicieux parfum de vacances ou de pique-nique. Il ne manquait parfois plus qu'un panier en osier, une nappe à carreaux, deux pommes, une bouteille de vin et un morceau de saucisson. Cela le faisait toujours sourire, mais il adorait le côté femme enfant et l'attention de Mina. Une attention qu'il pensait avoir tant de mal à lui porter.

Il regarda sa montre : 11 heures.

« Vous n'avez rien oublié, Mina ? Vous avez toutes vos robes, vos paires de chaussures, vos boîtes à bijoux et vos trousseaux de maquillage ?

– Vous exagérez, Alan. En plus je n'ai pris que des tenues de tous les jours.

– Oui, c'est bien ce que je dis, plaisanta-t-il.

– J’ai même emporté un vieux jogging, on ne sait jamais où nous pourrions aller traîner.

– Alors ça, Mina Arletti en survêtement, je veux absolument voir ça.

– Pff ! Mais quand allez-vous donc apprendre à parler aux dames ? »

C’était une bonne question, et Alan en était conscient. Mais Mina savait pardonner son humour maladroit, celui qu’ont ces hommes timides lorsqu’ils veulent paraître détendus et qui les rend plutôt idiots. Elle le connaissait plus qu’il ne s’en doutait.

Avant de monter dans la voiture, Alan entendit le jeune Cédric, sonneur de cornemuse au bagad de Bourbriac, répéter un Hanter-dro dans les champs derrière chez lui. Le son de cet instrument lui hérissait toujours les poils. C’était la musique du pays, celle qui le portait, témoin de son histoire, de sa culture si fière et si ancrée.

Concentrée sur la route depuis quelques kilomètres, Mina alluma l’autoradio : le groupe Berlin chantait *Take My Breath Away*, la bande originale du film *TOP GUN*. Ce slow leur donna la chair de poule, et aussitôt, la réplique de Kelly McGillis leur vint silencieusement en tête : « *Bête de sexe, fais-moi l’amour, ou je ne réponds plus de mon corps.* » Ce film, qui venait de sortir, ils ne l’avaient pas vu ensemble. Mina était allée le voir avec des amies, et Alan, seul.

Il aimerait tant pouvoir écouter son cœur et poser sa main sur la sienne, là, sur le pommeau du levier de vitesses, mais il n’oserait jamais. Et puis, même si Mina avait tout d’une Kelly McGillis brune de quarante-six ans, lui n’avait rien d’un Tom Cruise de quarante-quatre balais.

Fini de rêver, c’est finalement Michel Sardou qui prit place dans l’autoradio. Quelques cassettes de ses

albums traînaient dans le vide-poche, parmi deux tubes de beurre de cacao, un porte-clés scoubidou et une compilation des années soixante-dix, que Mina ne tarderait pas à insérer. Malheureusement pour Alan, elle n'était pas férue des chanteurs ou des groupes bretons.

Après qu'ils se furent arrêtés sur une aire de repos pour déguster les sandwiches et vider le Thermos de café, le paysage défila à nouveau sous la bruine d'automne.

Au bout de quatre heures de route, Alan, pensif, espérait apercevoir des vaches rousses, blanches et noires sur lesquelles tomberait la pluie, si chères à Stone et Charden, qui chantaient dans la voiture, mais le bocage normand semblait désert. Bercés par la musique, ils n'avaient pas beaucoup parlé en dehors de la pluie et du beau temps. Mina connaissait parfaitement la route et n'avait ni besoin de carte ni de chef de bord. Il avait quand même essayé de la questionner sur ses ressentis à propos de l'enquête qu'ils s'apprêtaient à mener, mais elle n'avait rien perçu de particulier. Ce n'était pas bon signe pour lui, mais pourtant...

Avant de se rendre chez Céline Fairland, il leur fallait réserver l'hôtel. Si Alan avait eu le temps de noter quelques adresses relevées sur les pages jaunes, il n'aimait pas beaucoup réserver par téléphone à cause de plusieurs mauvaises surprises qu'il avait rencontrées avec des chambres insalubres. Trouver un bon hôtel sur place n'était pas vraiment une perte de temps, il suffisait juste de bien s'organiser. Le premier dans lequel ils entrèrent fut d'ailleurs le bon. Devant le réceptionniste, Alan réserva deux nuits, pensant rentrer lundi après avoir rendu visite aux parents de Mina. Au moment de signer, secrètement, ils songèrent tous les deux au jour où ils ne choisiraient plus qu'une seule chambre.

Lorsqu'ils sortirent sur le parking, le ciel était dégagé. Les étoiles, nombreuses, scintillaient comme les yeux

de ces deux timides incapables de se regarder sans les baisser. Au moment de remonter dans la voiture, Alan aperçut une épicerie de l'autre côté de la rue. Mina préféra l'attendre au chaud pendant qu'il s'y rendait pour y faire quelques achats tels que deux paquets de biscuits, des chips, des canettes de soda et un pack de petites bouteilles d'eau. Au moment de payer, la caissière semblait embarrassée avec deux petits garçons. Alan patienta quelques secondes avant de comprendre l'origine du problème : il leur manquait de l'argent pour régler leur paquet de bonbons. Alors que le gamin qui tenait le sachet, déçu, s'apprêtait à aller le remettre dans le rayon, Alan réagit.

« Combien leur manque-t-il ?

– Un franc cinquante, répondit l'employée.

– Attends, Petit. »

Posant ses articles sur le tapis, il sortit de la monnaie de sa poche et régla l'intégralité du prix des bonbons. Il considéra un instant le deuxième gamin qui s'était placé derrière lui et lui adressa un sourire, que l'enfant, silencieux, ne lui rendit pas. Il avait les yeux fixés sur Alan. Deux petits yeux verts, cernés de fatigue, et le teint pâle, comme s'il était malade. Lorsque la caissière tendit en souriant le paquet au petit garçon qu'il avait rappelé, celui-ci sembla si surpris que son merci illumina son visage.

« Dieu vous le rendra, m'sieur ! » cria-t-il avant de filer du magasin, tout excité.

Alan riait en secouant la tête :

« Ah, les enfants... Vous les voyez souvent ces deux-là ?

– Ces deux-là ? releva la caissière dont le regard trahissait son étonnement. C'est un pauvre gamin de l'orphelinat. »

Soudain, Alan sursauta et se retourna. C'était comme si quelqu'un lui avait frôlé l'épaule, pourtant il n'y avait personne : le deuxième petit garçon avait disparu. Son geste étonna la caissière. Sans y porter plus d'attention, il sortit du magasin, remonta le col de son manteau et réajusta son chapeau. Le vent se levait et la nuit s'annonçait fraîche.

Alors qu'il s'approchait de la voiture, il ralentit en entendant la chanson qu'écoutait Mina : *Ma France*, de Jean Ferrat.

« Ne faites pas cette tête, je sais que vous n'aimez pas ma musique. C'était en vous attendant et pour vous taquiner. Allez, je change de cassette. »

Sans rien dire, le regard perdu, Alan stoppa le geste de son assistante. Cette chanson, il l'avait presque oubliée après toutes ces années. C'était pourtant celle que son père écoutait en boucle à la maison, jusqu'à ses vieux jours. Maman aimait les chanteurs bretons, mais Papa adorait Jean Ferrat. Mieux que ça, il l'idolâtrait. Cet artiste révolutionnaire dans l'âme, poète incontesté qui dénonçait ce que nul n'osait avouer ou reconnaître de notre Histoire, avait bercé l'enfance d'Alan. Mais depuis, il avait oublié ce passage préféré de son paternel, qui l'avait accompagné sous les larmes et les cloches de la chapelle, jusqu'à son dernier voyage, il y avait quatre ans :

*Celle qui ne possède en or que ses nuits blanches,  
Pour la lutte obstinée de ses temps quotidiens.  
Du journal que l'on vend le matin d'un dimanche,  
À l'affiche qu'on colle au mur du lendemain.  
Ma France...*

Contrairement à sa mère, son père n'était pas breton. C'était un gars du Nord, amoureux du Moyen Âge et



des châteaux. Un bonhomme révolté de tout, mais qui, au-delà d'aimer sa région au point d'en pleurer chaque fois qu'il en repartait, aimait la France, sa France. Celle de l'enfance d'Alan, qui, pleine de vie et de libertés, dégustait du saucisson, dansait sur des airs d'accordéon pendant les fêtes de village en trinquant avec des verres d'un vin qui faisait des centaines à ne plus savoir qu'en faire, comme le chantait Ferrat. Il n'avait pas oublié la dernière fois qu'il avait pensé à tout cela. Il avait eu la mauvaise idée d'écouter *Mon vieux* de Daniel Guichard, seul, dans son bureau où il avait travaillé très tard. L'effet qu'avait eu cette chanson sur lui avait été destructeur. Rongé par la nostalgie et les regrets, il s'était mis à pleurer comme un enfant, et lui, qui ne buvait jamais, avait dû s'y résoudre pour se vider la tête. Depuis, Alan avait peur de ces souvenirs, de ces airs qui font saigner.

Hypnotisé par la chanson et les images qu'elle ravivait en sa mémoire, il se reprit brusquement.

« Elle m'a dit "prenez à droite à la pharmacie du centre. C'est au numéro 16" », indiqua-t-il.

À peine Mina avait-elle entamé son virage que leurs regards se braquèrent sur un vieux bâtiment impressionnant. Alan lut à voix haute l'inscription en fer forgé au-dessus du portail d'entrée : « Orphelinat Sainte-Clotilde ».

« Nom d'une pipe ! s'exclama-t-il. Ce monument est en triste état.

– En effet. Il me donne la chair de poule. Pourtant, regardez, il semble encore en activité. »

Dans la cour, derrière les grilles, ils aperçurent des enfants alignés devant trois sœurs. La vocation religieuse de cet établissement ne faisait aucun doute.

« C'est là, juste à gauche », indiqua Alan.

La maison en pierre devant laquelle Mina se gara était de plain-pied, et rappelait à Alan les petites habitations typiquement bretonnes.

« Enfin ! Ça fait du bien de pouvoir se dégourdir les jambes.

– La maison a déjà l’air ancienne, fit remarquer Mina, peut-être que son histoire est chargée.

– J’ai dit ne nous emballons pas, Mina », répliqua Alan en lui donnant un coup de coude pour la taquiner.

Ils poussèrent une barrière bleue, firent quelques mètres sur une petite allée de cailloux blancs bordée de rondins de bois et frappèrent à la porte. La clarté du jour s’estompait déjà sous la bruine. Le logis n’était pas mitoyen et le quartier semblait paisible.

« Quelle heure est-il ? demanda Mina.

– Il est bientôt 16 heures. Sympa cette maisonnette, chuchota Alan. Papa et Maman qui payent le loyer ne doivent pas travailler à l’usine, ou alors j’aurais été ravi d’avoir ses bourses d’études.

– Chut ! » gronda Mina, gênée que quelqu’un l’entende.

La porte s’ouvrit, dévoilant la silhouette d’une jeune femme souriante au ventre arrondi.

« Mademoiselle Fairland ? demanda Alan en retirant son chapeau.

– Monsieur Lambin ?

– Lui-même, et voici Mina, mon assistante.

– Ravie et soulagée que vous soyez venus. Entrez, je vous en prie. »

Alan observa son assistante dès leur entrée. Il connaissait l’importance des premiers ressentis de Mina lorsqu’elle pénétrait dans un lieu présumé hanté. Il savait décoder chez elle ces informations qu’ils devaient taire pour ne pas effrayer d’emblée les

témoins, mais qui pouvaient révéler le potentiel de l'enquête à venir. C'était le protocole qu'il avait instauré. Mina n'était pas de ces médiums illuminés, qui, à peine entrés, jouaient la comédie et confortaient les personnes dans leurs peurs en affirmant aussitôt une présence paranormale dans leur maison avant de leur soutirer quelques centaines de francs. Elle était là pour lui donner les premiers indices dont il avait besoin, et pour l'instant, elle ne semblait rien détecter de particulier.

L'intérieur était lumineux. Les murs blancs, avec seulement deux ou trois cadres accrochés, le carrelage clair et le peu d'objets décoratifs donnaient une impression d'espace. L'habitation semblait plus grande à l'intérieur que depuis l'extérieur. Il ne devait y avoir que trois ou quatre pièces, pas plus, et dans le garage dormait une voiture blanche immatriculée dans la Meuse. Au milieu se trouvaient quatre chaises et une table sur laquelle étaient posés le Borsalino d'Alan, un vase de quatre roses rouges agonisant dans une odeur de tabac froid qui prenait à la gorge, un livre et un cendrier. Dans un coin, la télévision sur son meuble en bois diffusait un épisode de *L'Homme qui valait trois milliards* en sourdine. Il y avait aussi un vaisselier en pin verni, une tablette d'angle avec un téléphone et un radio-réveil. Un canapé-lit longeait le mur à côté de la fenêtre. Près de la porte qui donnait sur la cuisine, une vieille armoire attira aussitôt le regard d'Alan.

« Elle est magnifique, regardez ça ! »

Mina demeura silencieuse, captivée par celle-ci.

« Mina ? Ça ne va pas ? »

Elle conservait un regard absent, toujours fixé sur le meuble.

« Mina ? »

– Quoi ? Oh, pardon, ça va. De quoi parliez-vous ?

– Excusez-la, elle est tête en l'air, plaisanta Alan.

– Ce n'est rien, sourit Céline. J'aime beaucoup cette armoire. J'ai littéralement craqué lorsque je l'ai vue dans une brocante. J'ai fait du café, vous en voulez ? »

Céline Fairland, cette jeune étudiante blonde d'un mètre soixante-cinq, vêtue d'un jean et d'un sweat blanc aurait pu sembler détendue pour n'importe qui, sauf pour Alan. On ne l'appelait pas pour faire un brin de causette sachant les frais que cela entraînait. Cette jeune femme n'avait pas le profil d'une personne qui se sentait seule et déprimée, et qui avait juste besoin d'un peu de compagnie en s'inventant des histoires de fantômes, comme cela lui était déjà arrivé parfois avec des personnes délaissées ou âgées. Son visage et ses gestes trahissaient sa nervosité et sa fatigue, et ce n'était pas seulement à cause de l'enfant qu'elle attendait.

« C'est prévu pour quand ? demanda Mina. Un petit garçon ? Une petite fille ?

– Ça ne devrait plus tarder, mais je veux conserver la surprise.

– Vraiment ? s'étonna Alan. Nous aurions pu remettre cette enquête à plus tard, après que vous ayez fêté cet heureux évènement. C'est vrai que je ne vous avais pas posé la question.

– Non, je ne pouvais plus attendre. Je n'en peux plus. »

Assis à table, Alan écoutait Céline tout en glissant des regards vers la vieille armoire : deux portes arrondies, avec de grosses charnières en fer forgé. C'était du chêne. Elle semblait robuste et massive et elle devait faire son poids.

« Vous avez dû vous y mettre à plusieurs pour l'installer ici, fit-il, sa tasse de café à la main. Je ne suis pas expert, mais elle ne date pas d'hier.

– Des voisins et le type qui me l’a vendue m’ont aidée lorsqu’elle m’a été livrée. Un vieux monsieur très gentil, le dernier moine du monastère m’a-t-on dit. Inutile de compter sur l’aide du papa de ma progéniture, il a disparu quand il a su que j’étais enceinte. »

Céline venait de jeter son pavé dans la mare. Au moins, ce point était clair pour tout le monde. *La colère n’est qu’un voile que l’on pose sur la douleur.* Alan ne voulut pas croiser le regard de Mina pour ne pas gêner Céline au cas où elle le remarquerait. L’intimité des gens chez lesquels il enquêtait se dévoilait très souvent. C’était même parfois nécessaire d’établir ce climat de confiance, de détente, pour cerner le contexte de vie des témoins et estimer leur crédibilité. Lui et Mina avaient l’habitude de cela, ça faisait partie des enquêtes.

« Vous êtes installée depuis longtemps ? demanda Mina.

– Un an. »

Personne ne fit de commentaire.

« Je sais... dit Céline en baissant la tête, les yeux humides, posant sa tasse sur la table. Ce n’était pas prévu. Ni que je tombe amoureuse aussi vite d’un pauvre nul dans une ville où je ne connaissais personne ni que je devienne maman. Je sais que cela fait parler...

– Ne vous tracassez pas pour ça, vous savez. Pour beaucoup, réfléchir est bien trop difficile, alors ils préférèrent juger », la rassura Alan.

La jeune femme sourit en s’essuyant les yeux d’un revers de main.

« Et pour vos études ? demanda Mina.

– Elles sont forcément compromises pour l’instant. Autant vous dire que pour mes parents ç’a été un

choc. Cela n'a été facile pour personne, mais ils ne m'ont pas rejetée et ils continuent de m'aider en attendant que je puisse reprendre mes études d'infirmière. Et puis, ce n'est pas comme si j'avais quatorze ans. J'ai fait une erreur, maintenant, il faut que j'assume. Mais s'il n'y avait que ça, vous ne seriez pas là.

– Certainement... répondit Alan, qui avait parfaitement compris toutes les difficultés qu'elle traversait déjà. Mais cet enfant n'est pas une "erreur", il tombe juste au mauvais moment et vous serez une maman formidable, j'en suis certain. »

Il espérait être facilement en mesure de la rassurer, quoi qu'elle puisse lui raconter d'étrange. Il enchaîna avec une autre question :

« Racontez-nous, Céline. Qu'est-ce qui se passe dans votre maison ?

– Cela vous ennuie si je fume ? » demanda la jeune femme.

En fait, cela les ennuyait, eux qui détestaient la fumée de cigarette. Ils avaient envie de lui faire remarquer que ce n'était pas recommandé pour le bébé, mais que dire d'autre qu'un « faites comme chez vous », en plaisantant et en souriant poliment ?

« C'est drôle, monsieur Lambin, vous êtes exactement comme je vous imaginais.

– Vous m'imaginiez ?

– Oui, regardez, j'ai votre dernier livre : *Des yeux derrière vous*, c'est d'ailleurs en contactant votre éditeur que j'ai pu avoir vos coordonnées. Accepteriez-vous de me le dédicacer ?

– Avec plaisir, répondit-il, flatté.

– C'est vrai, il fait très cliché avec son long manteau noir et son chapeau, je vous l'accorde. *L'Exorciste*, plaisanta Mina en éclatant de rire. Mais on l'aime bien

comme ça, c'est un ensemble de personnages à lui tout seul.

– Exact, pouffa Céline. Il a aussi un petit côté *Brigades du Tigre*, avec sa grosse moustache. »

Alan bougonna quelque chose qui les fit rire toutes les deux une dernière fois.

Mais le sourire de Céline s'effaça brusquement. Après ce petit moment de détente, la réalité venait de la rattraper. La manière avec laquelle Alan et Mina se chamaient toujours devant des témoins de phénomènes étranges était presque stratégique. Dans ces cas-là, ils ne le faisaient pas seulement parce qu'ils s'appréciaient et aimaient se taquiner, mais surtout pour détendre et mettre en confiance la personne qui les avait appelés. À quoi cela servirait d'arriver chez des gens en faisant des têtes de croque-morts, l'air sérieux et la mine déconfite pour parler de morts et de fantômes ?

Les mains de Céline se mirent soudain à trembler lorsqu'elle approcha le briquet pour allumer sa cigarette. L'atmosphère se fit plus pesante. Elle aspira une grande bouffée en cherchant ses mots. Elle se tut l'espace d'une seconde en exhalant la fumée, puis se leva pour éteindre la télévision avant d'expliquer nerveusement la situation en détail.

*Samedi 4 octobre 1986.*

Céline les considéra à tour de rôle avant de se confier. Leur aide lui était précieuse, mais pouvait-elle vraiment leur faire confiance ? N'allaient-ils pas la juger ou l'écouter parler en songeant que tout ce qui pourrait l'aider ne serait que quelques vacances, un traitement médical ou un rendez-vous chez un psy ?

Alan sortit un petit carnet de sa poche ainsi qu'un stylo, et Mina déclencha son dictaphone.

« Comme je vous le disais, je suis arrivée ici il y a un an. En quittant mes parents, là-bas dans la Meuse, j'avais juste emporté quelques affaires que j'avais réussi à caser dans ma voiture. Aucun meuble, mais seulement le minimum : une cafetière, la télé, un matelas pneumatique, enfin bref, vous voyez... Je voyais cela comme une grande aventure pour moi et cela m'excitait beaucoup. Je n'avais pas besoin de grand-chose. Même si mon père et ma mère insistaient pour me ramener tout le confort qui ne me semblait pas utile, j'ai préféré faire le tour des dépôts-ventes et des vide-greniers pour m'acheter de quoi améliorer un peu mes conditions. Cette maison m'est louée par des amis de mes parents.

– Que font vos parents, si ce n'est pas indiscret ?

– Ils sont avocats. »

En croisant le regard d'Alan, Mina repensa aussitôt à ce qu'il avait dit sur le seuil de la porte : « *Papa et Maman qui payent le loyer ne doivent pas travailler à l'usine...* »



« Bref, jusque-là tout allait bien, puis il a commencé à se passer des choses curieuses. »

Céline marqua une hésitation en regardant la cafetière. Sur l'instant, elle se demanda encore si elle avait bien fait de les appeler, et elle pensa leur proposer une autre tasse de café, peut-être pour se défaire de cet instant qui la faisait maintenant douter.

« Parlez sans crainte. Nous avons besoin que vous développiez ce que vous nous avez raconté au téléphone », la rassura Alan, qui percevait la nervosité de la jeune femme.

Après quelques secondes, Céline se ressaisit et reprit confiance.

« J'ai tenté d'en parler à mon père et à ma mère, mais ils ont ri en pensant que tout cela n'était que le fruit de mon imagination, que c'était l'angoisse de devenir maman et le stress par rapport à mes études interrompues. Mon père, qui aime tant jouer les psys, a même dit que les cris de bébés que j'entendais en étaient la preuve. Ce n'était qu'une question de subconscient, que cela irait mieux après l'accouchement, et que je devais surtout me détendre. Il y a quelque chose que je ne vous ai pas dit au téléphone : cela fait deux semaines que je ne dors plus chez moi, et ça, mes parents n'en savent rien. »

Tout en se regardant, Alan et Mina écoutaient la jeune femme attentivement. Alan comprit que cette affaire serait certainement plus captivante qu'il ne l'avait présumé. Ses poils se hérissaient sur ses bras. Quand les témoins potentiels en arrivaient à fuir leur logement, cela signifiait que le degré de détresse atteignait déjà un seuil critique. Ils le savaient tous les deux : les personnes qui s'imaginaient des fantômes chez elles s'inquiétaient naturellement, se faisaient peur, paniquaient parfois pour les cas les plus extrêmes, et cela

pouvait les forcer à tout quitter. Les grands yeux qu'ils lancèrent vers Céline l'étonnèrent presque.

« En effet, soupira-t-elle, je loue une chambre à l'hôtel. Je n'arrive plus à dormir ici, même la journée ça m'angoisse. Mais avec le bébé, je vais devoir arrêter ça. Je ne peux plus continuer toutes ces allées et venues, ça me fatigue et je n'ai plus les moyens. Toute cette situation me stresse et me fait peur, vous comprenez ? Et ce n'est pas le moment, vu mon état.

– Bien sûr que nous comprenons, fit Alan.

– Il a raison, et vous avez pris une bonne décision en nous appelant. Mais qu'est-ce qui vous pousse à fuir de chez vous ?

– J'ai même pensé à déménager, mais je me suis dit que ce qui se trouve ici allait certainement me suivre, où que j'aille.

– Non, la rassura Alan. Les entités, si tant est qu'il y en ait, ne suivent pas les gens. Je n'en ai jamais rencontré qui le laissent supposer en tout cas. Si elles hantent un lieu, c'est uniquement le lieu pour une raison qui leur est propre.

– Je ne suis pas seule. Non, je ne suis pas seule ici. »

Alan n'était pas véritablement certain de ce qu'il avançait, mais il fallait rassurer la jeune femme. Selon lui, les esprits ne suivaient les personnes que si ces derniers se trouvaient dans leur tête. Ça ne paraissait pas être le cas ici, puisque à l'hôtel elle se sentait en sécurité et cela lui sembla intéressant.

Céline tremblait de tout son corps et elle se mit à pleurer. Mina lui prit la main pour la réconforter et Alan attendit qu'elle se ressaisisse.

« Qu'est-ce qui vous fait croire cela, Céline ? Pouvez-vous nous expliquer ? demanda-t-il après quelques instants.

– Pour les bruits, j’ai d’abord cru que c’étaient des gens dans la rue, des voisins. Quand j’ai commencé à entendre des bébés pleurer ou hurler, j’ai pensé que ça pouvait être des chats en chaleur, ou pire, mon imagination, mais quand des objets ont commencé à tomber par terre, à être projetés contre les murs, j’ai eu peur. J’étais réveillée chaque nuit par du bruit qui venait de cette pièce où nous sommes assis en ce moment. Lorsque je me levais, je trouvais ma table à l’autre bout et mes chaises renversées. Mon chat avait tellement peur qu’il en urinait partout.

– Vous avez un chat ? demanda Mina.

– Oui, et il s’est certainement caché en ce moment. Il a toujours peur des gens qui viennent chez moi.

– Avez-vous déjà remarqué des comportements étranges chez lui ? questionna Alan.

– Oui, il se met souvent à fixer des endroits de la maison. C’est parfois si intense, que j’en ai la chair de poule. C’est comme s’il suivait des choses qui se déplacent, mais moi je ne vois rien.

– C’est assez caractéristique chez nos animaux domestiques. Ils ont très souvent ce genre de comportement, mais cela ne doit absolument pas vous inquiéter, croyez-moi. Je sais qu’on dit qu’ils sont de bons “détecteurs de fantômes”, mais bon...

– Peut-être, monsieur Lambin, mais lorsqu’il se met sur ses gardes, le poil hérissé en fixant quelque chose d’invisible, croyez-moi, dans ce contexte, avec tout ce qui arrive, cela fait très peur. Il se passe ici des choses que mon chat a parfaitement perçues, j’en suis certaine. »

Alan n’aimait pas les certitudes. Si une personne s’était bourré la tête d’affirmations et d’idées reçues sur le paranormal et les esprits chez elle, il était très

difficile de l'en extraire. Qui plus est, Céline possédait le dernier livre d'Alan : celui dans lequel il expliquait ce qu'étaient les hantises, comment ne plus en avoir peur, les délivrer ou apprendre à vivre avec. Il pouvait donc s'agir de quelqu'un s'intéressant au domaine, avec quelques connaissances et potentiellement sujet à imaginer beaucoup de choses à ce propos. Alan faisait toujours ce genre de premières déductions – sans toutefois juger –, afin d'évaluer le profil du témoin et le potentiel de l'affaire pour laquelle il avait été appelé.

« Comment avez-vous découvert mon livre ?

– Eh bien, par dépit, j'ai raconté ce qu'il m'arrivait à ma meilleure amie. On fait nos études ensemble. Elle m'a emmenée dans une boutique ésotérique qu'elle connaît bien et qui a un petit espace librairie sur le sujet. Nous espérions pouvoir obtenir des informations et trouver un peu d'aide. C'est là que je suis tombée sur votre livre. J'y avais lu votre conseil à propos de rester ferme, forte et autoritaire en criant aux esprits de s'en aller. Mais pour le reste, et malgré tout ce que vous écrivez dans votre livre, ni moi ni mon enfant n'aurons envie d'apprendre à vivre avec des fantômes. Vous m'excuserez, mais s'il y en a, je veux qu'ils s'en aillent pour de bon ou je serai obligée de déménager. »

Cela rassura Alan. Céline n'était pas une passionnée de paranormal, s'excitant, au fond d'elle, à l'idée qu'il puisse se passer des choses étranges dans sa maison jusqu'à les extrapoler.

« Tout ira bien, faites-nous confiance. Quoi qu'il puisse se passer et quelle qu'en soit l'origine, nous allons vous aider. Et votre chat, dans quelle direction fixe-t-il son regard, le plus souvent ?

– Par là », indiqua Céline en pointant l'armoire du doigt.

Alan et Mina s'échangèrent une œillade intéressée. Depuis que Mina était entrée, ce meuble lui avait donné froid dans le dos. Elle se sentait épiée, presque menacée. Alan avait aussitôt remarqué sa nervosité et les regards qu'elle posait dessus.

« Bon... En dehors du comportement de votre chat et des objets projetés, les cris de bébés que vous entendez ne peuvent-ils pas venir de dehors ?

– Je vous l'ai dit, j'ai essayé de m'en persuader. Je suis même allée sonner chez ma voisine pour lui demander à qui étaient ces nourrissons qui pleuraient chaque nuit. Car ils sont plusieurs, j'en suis sûre.

– Et que vous a-t-elle répondu ? demanda Mina.

– Elle n'a jamais rien entendu. Et je n'ai pas aimé son regard suspicieux quand je lui ai posé la question. J'ai eu l'impression de passer pour une folle.

– Vous êtes vraiment sûre que ce ne sont pas des chats ? » enchaîna Alan.

Mina lui jeta discrètement un regard enflammé. Si, même avec son expérience, il donnait par maladresse l'impression de ne pas la croire ou de la faire se sentir idiote, Céline se braquerait et l'enquête serait fichue. Ils seraient invités, soit à s'excuser, soit à rentrer en Bretagne. Elle se souvenait encore parfaitement de cette enquête à Concarneau, où le témoin s'était énervé, les avait chassés de chez lui, en conseillant à Alan de changer de métier s'il n'était pas fichu de croire les gens qui l'appelaient. C'était toujours difficile pour lui, mais envisager la présence d'un fantôme ne pouvait qu'être la dernière hypothèse possible. Il était capital de faire le tour de toutes les explications rationnelles en analysant le contexte de vie du témoin, et c'était en agissant ainsi, avec raison, qu'il s'était acquis le respect de plusieurs scientifiques réputés bornés. Mais il manquait parfois de tact.

« Monsieur Lambin, si vous ne me croyez pas, je fais comment ?

– Excusez-moi. Mais vous vivez ici, moi non. Donc, si je vous pose ces questions, c'est parce qu'il ne faut rien exclure. Vous comprenez ?

– Lorsque vous êtes à l'hôtel, se passe-t-il des choses étranges ? » interrogea Mina pour recentrer et calmer la discussion.

Alan s'était déjà maintes fois froissé avec certains témoins qui refusaient d'entendre parler de « généralités » lorsqu'il expliquait que des apparitions, des sensations de mal-être, des bruits de pas, des odeurs, des objets qui se déplaçaient, étaient des généralités dans les cas de hantises. Cela braquait les gens qui pensaient toujours leur cas unique, particulier. Il lui était même déjà arrivé de repartir en colère, en disant que si l'on n'aimait pas ses réponses, alors il fallait cesser de lui poser des questions. Cette fois-là, ce fut déjà Mina qui apaisa la situation.

« Non, à l'hôtel tout va bien. Mais la dernière nuit que j'ai passée ici, j'ai encore été réveillée par le bruit des meubles qui se déplaçaient. J'étais tétanisée sous mes couvertures et mon chat était en furie. Tout à coup, des femmes se sont mises à hurler, c'était horrible.

– Vos voisins ont-ils pour habitude de regarder la télévision tard et un peu trop fort ? demanda prudemment Alan, pour ne pas que Céline se sente à nouveau mise en doute.

– C'étaient bien des femmes, pas la télévision, je vous le jure. Tout ce que j'entends vient de l'intérieur de ma maison. C'étaient des cris plaintifs, des lamentations, et puis, d'un coup, tout s'est arrêté. Tout est redevenu calme, silencieux. La main sur la bouche, je me suis empêchée de crier moi aussi. J'espérais qu'ils ne me voient pas, qu'ils ne sachent pas que j'étais là.

– “Ils” ? » s’étonna Alan.

Céline soupira, encore nerveuse.

« Toujours sous mes couvertures, j’ai alors entendu marcher autour de moi. Des pas lents et des cliquetis métalliques. J’entendais des hommes respirer. J’étais paralysée et frigorifiée, et j’ignore avec quelle force ou quelle folie, mais j’ai soudain bondi hors de mon lit et j’ai hurlé “fichez-moi la paix ! Allez-vous-en !”, comme vous le disiez dans votre livre, mais il n’y avait personne.

– Intéressant... Là, vous avez bien fait. Dans l’éventualité où il y avait une présence fantomatique, je dis bien dans l’éventualité, vous avez bien agi en lui ordonnant de vous laisser tranquille et de partir, expliqua Alan sous le regard approbateur de Mina. C’est toujours ce que je dis de faire pour une première approche. »

En disant cela, un sombre et vieux souvenir d’enfance se raviva en lui et une hypothèse, qu’il ne voulut pas trop hâtive lui caressa l’esprit. Il n’avait jamais oublié cette grande silhouette masculine noire telle une ombre tapie, coiffée d’un chapeau des années trente, qui l’observait la nuit et le terrorisait ou le paralysait parfois dans son sommeil. Cette paralysie, il savait l’expliquer de manière rationnelle, contrairement à l’apparition de cette entité. Son ami Paul lui avait raconté que plusieurs observations identiques à travers le monde circulaient. Les *Shadow People*, ou « créatures de l’ombre ». C’est ainsi qu’elles avaient été surnommées. Dans sa vie, Alan en avait été témoin deux fois, et dans cette « famille » figuraient les nombreux cas d’apparitions de vieilles femmes ou de moines encapuchonnés, avec les yeux rouges selon certains témoins. Si les enfants de son âge avaient peur des

monstres cachés sous leur lit, lui, il ne les imaginait pas. Ils étaient là. Il se souvint de son père qui s'était fâché avec sa grand-mère en l'accusant d'effrayer son fils avec toutes les légendes du pays qu'elle lui racontait. Mais la seconde fois, il s'agissait d'une enquête qu'il avait effectuée chez un adolescent terrorisé chaque nuit. La caméra qu'Alan avait laissée tourner dans sa chambre, pendant son sommeil, avait bien filmé cette silhouette qui se tenait debout près du jeune garçon. Ses parents pensaient leur fils fragile, perturbé. Entre leur médecin qui le gavait de somnifères et le psychologue certain d'avoir tout compris, Alan avait élucidé cette affaire avec beaucoup de difficultés. Ce spectre avait hanté ses propres nuits. Une sorte de vieille connaissance qui revenait, mais qui, cette fois-là, avait voulu en découdre avec lui.

Il s'extirpa rapidement de ces souvenirs.

« Il devait être 3 heures du matin, poursuivit Céline. Je n'ai plus fermé l'œil le reste de la nuit. C'est là que j'ai décidé de ne plus dormir ici, du moins durant quelque temps. Mais la journée, alors que je révise mes cours, je me sens souvent oppressée. Avant-hier, j'ai eu l'impression de sentir une présence derrière moi. Je ne sais pas comment vous dire cela, mais je l'ai sentie. Quand ce genre de sensation se produit, il se met à faire froid, et je me sens mal. Je ne l'avais pas remarqué de suite, mais mon chat fixait exactement derrière ma chaise. Et là encore, il s'est enfui en hérissant son poil et en poussant cette espèce de son que font les chats qui attaquent ou se défendent, vous savez, ce "Pchhhiiiiii".

– Je vois... Pour l'imitation c'est raté, plaisanta Alan pour continuer de détendre Céline. Donc, si j'ai bien noté et suivi, il serait question de cris de bébés, de



femmes qui pleurent ou qui crient elles aussi, de bruits de pas, de respirations et d'objets qui se déplacent. »

Il se frotta le menton. Mina posa sur lui des yeux qui disaient « vous en pensez quoi ? ».

« Oh, mais le voilà, le minou ! fit Alan en apercevant la boule de poils qui entra soudain dans la pièce pour se frotter sur sa jambe en ronronnant comme un moteur diesel.

– C'est Waldo. Je l'ai trouvé quelques jours après être arrivée ici. On s'est plu tout de suite. On dirait qu'il vous a adopté, c'est rare. Souvent il fuit les inconnus.

– Alors, minou minou, s'amusa Alan en caressant le félin dans le cou.

– Je vous ressers du café ? proposa Céline. Il est encore chaud. »

Waldo était un jeune chat tigré. Alan le prit dans ses bras, le cajola en lui faisant des papouilles sous le regard amusé de Mina.

« C'est quand même une sacrée belle armoire », fit Alan en admirant le meuble ancien.

Mais quand il s'en approcha, l'animal cracha, feula et s'échappa de ses bras en lui griffant sauvagement les mains. Le cendrier posé sur la table fut projeté contre le vaisselier et se brisa en éjectant un nuage de cendres et des mégots.

« Mon Dieu, monsieur Lambin ! Ça va ?

– Nom d'une pipe, jura Alan. Quel tigre !

– Alan, vous saignez, remarqua Mina.

– Attendez, j'ai de quoi désinfecter », fit Céline en se précipitant vers sa salle de bains.

Quelques minutes s'écoulèrent. Durant ce temps, Alan s'était enroulé la main lacérée dans un mouchoir en papier que Mina lui avait donné. Il s'inquiéta de ne

pas voir revenir Céline et son regard interrogea celui de son assistante. Il se leva de sa chaise et se dirigea vers le couloir.

« Tout va bien ? cria-t-il. Mademoiselle Fairland ? »

En l'absence de réponse, et rejoint par Mina, il poussa la porte de la salle de bains pour découvrir la jeune femme recroquevillée dans le bac de la douche. En pleurs, les yeux exorbités, elle fixait son ventre, les mains posées sur son entrejambe. Lorsque Mina se précipita sur elle pour l'aider à se relever, Alan l'arrêta. Elle cachait une tache de sang qui s'élargissait à vue d'œil et il valait mieux ne pas la déplacer.

Ce fut soudain, pour Alan, comme si le temps avait ralenti. Alors que Mina s'occupait de Céline, son regard fut attiré vers le miroir suspendu au-dessus du lavabo. Il se sentait comme isolé dans une pièce capitonnée. Les sons autour de lui, la voix de Mina, devenaient sourds, étouffés, lointains. Il fixait le miroir de manière irraisonnée lorsque la lueur d'un spectre menaçant y apparut en fissurant la glace.

« Alan ! Alan ! » criait Mina.

Tout alla très vite. Le front en sueur, il se jeta sur le téléphone et composa le 18, pendant que Mina essayait de rassurer Céline et de l'empêcher de perdre connaissance. Le sang continuait de se répandre.

« Mon bébé... »

À l'instant même où Alan raccrocha le combiné, des cris et des pleurs de bébés résonnèrent dans toute la maison. Le souffle d'une respiration glaciale lui caressa le visage. Quelque chose venait de l'effleurer. Il aperçut furtivement des silhouettes sombres dans la pièce, dont une qui se tenait près de lui. Toutes disparurent le temps d'un battement de paupières. Quelles explications allait-il pouvoir trouver ?

Céline, complètement affaiblie, éclata en sanglots hystériques.

Ces cris devenaient insupportables, c'était comme si des dizaines de nouveau-nés hurlaient et pleuraient en même temps. Aussi rationnel que puisse être Alan, il chercha si les haut-parleurs d'une chaîne hi-fi n'étaient pas fixés quelque part, comme si tout ce vacarme était le fruit d'une mauvaise plaisanterie. Mais il n'y avait aucun doute : ces cris auxquels s'ajoutaient maintenant comme des hurlements plaintifs de femmes, venaient de l'intérieur du domicile, pas d'une seule pièce, mais de partout à la fois.

Alan vit le visage de Mina se décomposer. Elle se boucha les oreilles. Céline avait raison, l'atmosphère changea brusquement. La température chuta tellement que leur respiration se condensa. Ils ne pouvaient pas le voir, mais le chat s'était réfugié sous le lit de sa maîtresse, dans un état de terreur tel que nul maître ne saurait imaginer voir un jour son animal domestique.

Au regard que Mina jeta sur lui, Alan comprit qu'il fallait rapidement partir d'ici. Ce qui était en train de se passer n'avait rien de rationnel. Les ordres qu'il se mit à hurler par réflexe en abandonnant ses discours raisonnés – ceux qu'il conseillait toujours lorsqu'une entité présumée se manifestait – ne servirent à rien : il hurlait contre le vent. La situation leur échappait. Tout ce qu'ils pouvaient faire c'était protéger Céline en attendant les secours.

**Fin de l'extrait**



**Taurnada Éditions**

**[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)**